

## **LES ZONES PERIURBAINES MOLLES: Eteignoirs de l'indignation?**

**Eric Chauvier**

Université Victor Segalen Bordeaux 2 (France)

[echauvier@free.fr](mailto:echauvier@free.fr)

### **LAS ZONAS PERIURBANAS SUAVES: ¿Extintores de la indignación?**

**Resumen:** En occident, les résidents des zones périurbaines sont de moins en moins en prise avec leur cadre de vie et de plus en plus dépolitisés. Cet article montre que ces périphéries molles traduisent une incapacité à produire et, encore plus, à accueillir l'indignation telle qu'elle prend forme dans les mouvements apparus en Europe et aux Etats unis depuis 2008.

**Abstract:** En el Occidente, los habitantes de las zonas periurbanas están cada vez menos ligados a su ambiente de vida y cada vez mas despolitizados. Este articulo enseña que esas periferias suaves traducen una incapacidad de producir, y aún mas de recoger, la indignación tal cual ha aparecido en los movimientos nacidos en Europa y Estados Unidos desde 2008.

**Palabras clave:** Antropología. Ordinario. Indignación. Área periurbanas. Vida mutilada.  
Anthropologie. Ordinaire. Indignation. Zone périurbaine. Vie mutilée.

## Introduction

Le terme de “périurbain” est pour la première fois employé par l’INSEE en 1976. La périurbanisation désigne un processus d’extension spatiale de la ville vers la campagne. Elle prend effet à partir de la fin des années 1960 et du début des années 1970. Ses conséquences sont plus ou moins remarquables sur le milieu rural: “un apport très important de population active, l’implantation d’un nouveau mode de vie, une modification des paysages, une cohabitation entre les anciens ruraux et les urbains, une redynamisation d’espaces ruraux, l’intensification des phénomènes de déplacement pendulaire” (Wikipedia)

La péri-urbanité que je vais évoquer n’est pas assimilable aux banlieues riches, non plus aux banlieues pauvres. Certains médias évoquent des “banlieues molles”, ce qui renvoie surtout à leur propre incapacité à désigner ces paysages à la fois très disparates et étrangement unifiés: ce sont des friches industrielles, des zones commerçantes avec leurs panneaux publicitaires surdimensionnés, des prairies, des bois, des zones pavillonnaires et des voies routières, avec leurs ronds-points et leurs échangeurs. Sur un plan sociologique, ces zones sont également difficiles à caractériser. Une middle class y vit en apparence, mais ce stéréotype masque une constitution beaucoup plus hétérogène en termes de classes sociales. Il faut ajouter que nous sommes environs quinze millions à vivre dans ces zones dites “molles”, et que nous sommes à peu près tous amenés à les traverser. Dès lors, la péri-urbanité apparaît comme une banalité indécodable, une fausse évidence, une image à la fois claire et troublée, une toile de fond à la fois omniprésente et absente.

En essayant de caractériser ces zones dans leur dimension anthropologique, autrement dit à hauteur de la vie ordinaire des ses résidents, cette enquête fait l’hypothèse que les périurbains sont de moins en moins en prise avec leur cadre de vie et de plus en plus dépolitisés. Partant de cette idée, une question se pose: dans quelle mesure la “vie mutilée” (Adorno, 2003) des périphéries molles ne traduit-elle pas une disposition occidentale à la résignation, une incapacité à produire et, encore plus, à accueillir l’indignation telle qu’elle prend forme dans les mouvement apparus en Europe et aux États unis depuis 2008? Répondre à cette question doit permettre d’alimenter en creux une réflexion plus large sur les possibilités d’une indignation dans ces “interstices mous” de l’occident, qui sont cependant en voie d’extension constante.

## Méthodologie

Il existe plusieurs types de péri-urbanités molles, qu’il conviendrait sans doute de caractériser. J’en ai étudié deux: une zone plutôt aisée de la banlieue de Bordeaux, à proximité de l’industrie aérospatiale (que nous nommerons “Ville 1”), et une zone moins aisée, plus assimilable à une cité dortoir (“Ville 2”).

J’ai utilisé deux axes méthodologiques. Le premier, plutôt classique, repose sur des entretiens enregistrés avec les périurbains. Le second est moins orthodoxe. Il s’agit de “fragments”, notion qui emprunte à ce que Michel De Certeau entend par “itinéraire”, soit une approche de ce qui se fait “avec les pas et au ras du sol” (1990: 147). Ces itinéraires dans la péri-urbanité peuvent être apparentés à un “matériau phénoménologique” (Du, Meyer, 2008) en ce qu’ils permettent d’approcher la “réalité fragmentaire de la ville” (id.). Ces fragments représentent tous des situations de communication ordinaire. Mais ici, la notion d’ “ordinaire” n’est pas assimilable au quotidien, encore moins à de la routine. Référée à la philosophie du langage américaine et à l’interactionnisme d’Erving Goffman (en particulier ses travaux sur la Condition de Félicité, inspiré de John L. Austin), l’ordinaire est ici compris comme un cadre d’accords linguistiques où rien n’est joué à l’avance, où les sujets sont avant tout des locuteurs, qui jouent et rejouent la question de leur représentativité au

travers de leur prise de paroles réelles ou potentielles (Chauvier, 2010). Derrière l'ordinaire des situations observées, apparaît donc la question du vivre-ensemble qui est proposé dans les zones *périphériques molles*.

### L'échec du regard

Comprendre un itinéraire dans les lieux évoqués suppose d'abord d'essayer de retrouver les caractéristiques du regard de ceux qui peuplent la zone périurbaine.

(Ville 2) *Une femme* : Ici, c'est complètement isolé, y'a aucun commerce.

—Quel est le secret du bonheur selon vous?

*Une femme*: Des commerces, qu'on puisse se promener, parce que à part les banques et les agences immobilières... (ton las)

En général, la promenade n'est pas une activité susceptible d'inclure la proximité des banques, peu appropriées au lèche-vitrine. Ici, le regard semble désamorcé, comme s'il perdait de son pouvoir. Pourtant, en ville, il sert généralement à appréhender ce que Ulf Hannerz nomme "les rapports de trafic" (1983), ce que Simmel entend par "conglomérat d'échanges" (Simmel, 2007) ou encore un "théâtre social", selon Goffman; dans tous les cas un regard à l'affût (Cf. J F Whyte). Etre passant dans la ville périurbaine (cette ville autour de la ville) semble au contraire reposer sur une visualisation minimale des itinéraires d'usagers (Kauffman et Al, 2001, Capron, 2005; Pink: 2007). L'itinéraire se fait sans flânerie au sens d'Isaac Joseph: le flâneur est celui qui peut se rendre disponible au monde qu'il traverse par "l'hypertrophie de son œil" (1984). L'itinéraire du passant ordinaire est ici comme anémié, sans prise et sans usages avec les objets, les situations et les autres passants.

Le regard n'est pas non plus celui de l'indigène, "averti et expérimenté" dans ses usages ordinaires de sa ville. Ce n'est pas non plus le regard "flottant et curieux de l'étranger qui cherche les prises et les repères" (Du, Meyer, 2008). Le regard du périurbain serait expérimenté mais flottant, indigène mais perpétuellement étranger. Le manque de centralité vivante est révélatrice de cette absence d'accroche visuelle, de repère marquant:

(Ville 2) *Une femme*: (elle montre un endroit) C'est un peu moche la place là... "Elle est ou ta ville" on me dit toujours ici, elle est où la ville? C'est vrai à part la mairie... On reconnaît pas le centre-ville. Les autres ils ont tous un centre-ville, mais pas nous, on a pas de centre-ville quoi...

L'absence de centre est souvent mentionnée par les enquêtés, ce qui s'explique par le fait que ces zones ont généralement été constituées par un agglomérat de villages, qui a ensuite formé des quartiers, excluant des centralités vivantes telle que le village ou la ville-centre peuvent en produire. Voilà une carence qui peut sembler préjudiciable pour le flâneur qui, d'habitude, aiguise son regard en traversant des cercles concentriques de plus en plus réduits jusqu'au centre, en général perçu comme lieu de vie, comme une façon de concentrer les activités humaines. La ville périurbaine donne plutôt l'impression d'une succession de zones sans épicycle, juxtaposées de façon aléatoire. Cet échec du regard, les périurbains l'éprouvent régulièrement, assimilant l'absence de centralité à une dilution de la vie. Or, ne plus parvenir à fixer le visible, à le transformer en image-repère, rend difficile l'élaboration d'une réflexivité (Piette, 2007). C'est un élément qui revient dans la suite de la réflexion touchant au malaise qui, dans ces zones interstitielles molles, embrume la possibilité d'un regard critique.

### La mesure mécanique du temps

(Ville 1) Une situation au gré de l'itinéraire: dans la parcelle d'un pavillon, un panneau de publicité de trois mètres sur quatre vante les mérites d'un supermarché maxi-discount; sur l'affiche, des cerises indiquent que nous sommes au printemps. Sur cette même affiche, nous trouvons, selon les saisons, des gambas au moment de Noël, de l'agneau, des asperges

et des fraises au printemps, des brugnons en été, des champignons en automne.

De nombreux anthropologues ont montré que le temps n'avait pas d'autonomie par rapport à l'action. Il *constitue* l'action, soit un ensemble de pratiques, d'expériences vécues. Dit autrement, l'action incarne le temps, soit une démarche humaine active, participative. Dans ce cas, que vaut ce temps, ou plutôt ce repère temporel, l'affiche avec les cerises, qui est à la fois omniprésent et désincarné, exempt de toute initiative humaine?

Dans les centres-villes, le temps est généralement perçu par des horaires de transport en commun, par des prises de rendez-vous, qui étalent le planning de la journée. Mais que dire de cette perception du temps au moyen de repères déconditionnés? Que vaut ce "temps sans contexte", ce temps de propagande marchande (ici par le biais du panneau publicitaire)? Ici, ce qui est perdu, c'est le libre choix d'incarner le temps à sa mesure. A la place, prévaut l'impression d'une parodie. Le panneau de publicité indiquant le printemps par la représentation de cerises, renvoie à un temps non seulement désincarné, mais qui est aussi un ersatz de printemps. Dans le même ordre d'idée, mais ouvrant des perspectives:

(Ville 2) –Et la vie ici?

–*Un homme*: On part le matin, on rentre le soir.

L'idée même de "ville-dortoir" est généralement associée à un temps sans contexte. Ici, cet homme évoque une vie qui se déroule ailleurs, un emploi-du temps professionnel, des collègues, une cantine, des relations amicales, amoureuses peut-être. Il faut cependant relever cette étrangeté: cette vie qui émane d'un territoire lointain, c'est bel et bien sa propre vie. Sur ce point, il convient de se demander ce que vaut à ses yeux la "vie ici", cette vie qui, par opposition, serait *nocturne*? Le temps pendulaire de la zone périurbaine produit la perception d'une vie sans contexte, une vie qui se limite à partir, à revenir et à dormir.

Il faut nuancer: ce temps "sans contexte" se superpose à un temps chronologique; les périurbains produisent effectivement des actions lors des journées chômées – il y a aussi des chômeurs. Mais ce temps incarné n'est qu'une surface de leur existence. De façon plus profonde, le temps s'impose de manière mécanique et quasi inconsciente, hors de l'action humaine délibérée: c'est la perception diffuse des bruits des voitures aux heures de pointe ou bien le calme total aux heures creuses (Ville 1); ce sont les panneaux des enseignes Maxi-discount (Ville 1). Ce type d'indications constitue des mesures du temps que les personnes subissent sans parvenir à y prendre part.

Absence d'identité et d'histoire de la ville

(Ville 1). "Tout se ressemble ici. Le seul point de repère, pour les gens qui viennent nous voir, c'est le Leclerc."

Les deux villes étudiées n'ont pas de marqueurs identitaires très nets. Dans la ville 1, les habitants utilisent l'hypermarché comme repère central pour se repérer dans une zone pavillonnaire que les échangeurs routiers tendent à uniformiser sur un plan visuel. Mais l'hypermarché est également associé à un marqueur identitaire officieux, peu valorisant sur un plan culturel et patrimonial. Quant à la ville 2, elle n'est assimilée à rien de précis par ses habitants. Ce manque de marqueurs identitaires influence indéniablement sur la représentation que l'on se fait de ces deux villes: "on est ici, mais on n'est pas d'ici", surtout au vu du turnover des résidents, très mobiles, qui reste cinq ans, le temps d'une mission professionnelle, avant de repartir ailleurs, dans d'autres zones molles le plus souvent.

Mais pour qu'il y ait une identité périurbaine, il faut que soit possible une histoire de la ville. Etre en prise avec le présent, c'est savoir d'où l'on vient. Or, la question se pose de la perpétuation d'une mémoire de ces villes qui, par ailleurs, se sont énormément transformées sur un plan urbanistique et sociologique. Sans doute y aurait-il une histoire à entreprendre pour ces territoires périurbains, mais rien de tel n'est amorcé.

## La dépolitisation

(Ville 1) La première se déroule devant l'école où je mène mes enfants<sup>1</sup>. Je repère deux hommes qui habitent dans mon quartier. Je les connais assez bien. Nous échangeons quelquefois des propos, souvent anodins et presque toujours stéréotypés – au sujet de résultats sportifs, de la météo, de l'éducation que nous dispensons à nos enfants ou de nos potagers respectifs (ces quatre thèmes reviennent inmanquablement). Mais ce jour-là, je souhaite parler d'autre chose – sans doute parce que je me sens suffisamment à l'aise. A brûle pourpoint, j'évoque la baisse de notre Président de la République dans les sondages, sans entrer trop dans les détails, sans colère ni enthousiasme particulier, optimisant mes chances d'engager la conversation. Je pense sur le coup que mon attitude est en tout point conforme à ce que je me figure de la communication dans la zone périurbaine entre parents d'élèves. Mais à ma grande surprise, quelque chose, dans mes propos, les déstabilise. Leur regard biaisent; ils ne répondent pas, ou alors seulement des soupirs d'acquiescement me signifiant de ne pas poursuivre. Puis ils changent aussitôt de sujet – se forçant à évoquer les activités sportives de leurs enfants.

Si je rapporte cette expérience, c'est parce qu'elle n'est pas isolée – elle a souvent été vérifiée dans la ville 1, devant l'école, à l'hypermarché ou dans des lieux institutionnels (associations sportives par exemple).

Le problème ne concerne pas ici un conflit d'idées. Ces deux hommes ne sont pas spécialement partisans du président. Ils ne sont ni pour, ni contre d'ailleurs ou, en tout cas, cela ne se dit pas en public selon eux. De façon plus profonde, c'est le fait-même de parler de "politique" qui provoque cet évitement et cette attitude défensive. Ce que j'appelle "dépolitisation", ce n'est donc pas le fait de parler ou non de sujets politiques, mais le fait de s'arranger pour ne pas avoir à parler de son implication, de son positionnement dans la vie collective de la zone périurbaine. Au contraire, parler de politique, même de façon stéréotypée, revient à tenter de résister au déconditionnement. Un autre extrait d'entretien abonde dans ce sens :

(Ville 2) –Vous vous plaisez ici?

*La femme:* Euh, (hésitation), je sais pas ce que ça veut dire, j'y vis, euh... j'y vis plutôt bien, voilà...

Ne pas savoir ce que veut dire "se plaire", "se contenter", "se satisfaire". Il s'agit d'un trait spécifique aux deux villes étudiées. Cette femme s'interdit ici d'évoquer la question de son épanouissement personnel. **En éludant la possibilité d'évoquer ce sujet, elle pose pourtant directement la condition de leur épanouissement.** Or, ne pas parler de son épanouissement constitue déjà une entrave à l'épanouissement. Cet extrait d'entretien s'inscrit dans le prolongement de la scène avec les deux hommes qui refusent de parler de politique. Dans les deux cas, ce qui est proscrit, c'est la mise réflexivité de sa condition.

Mais il faut aller plus loin: la zone périurbaine se caractérise par une absence de lieu "politique", ou encore de situation où pourrait s'exprimer une communication affinée, qui intégrerait cette possibilité d'émettre des commentaires sur soi, des situations de réflexivité –ce que Michel de Certeau entendait par la "ruse", soit des procédés pour être en prise avec ce qui nous arrive. Les bars permettaient autrefois de telles pratiques, mais il en reste très peu dans les deux villes observées; ou alors ce sont des bars conçus pour s'adonner aux jeux de hasard, notamment des jeux que l'on suit sur écran, en bref des lieux où l'on n'apporte pas de commentaires sur ce qui arrive – des lieux où l'on, subit ce qui arrive.

## La vie fonctionnelle

L'absence de bars peut trouver des éléments d'explication si l'on admet que ce lieu traditionnel de réflexivité s'oppose à une certaine idée de la fonctionnalité. Or, la zone périur-

<sup>1</sup> Cette expérience est la réitération d'une première expérience décrite dans "Contre Télérama" (REF).

baine, en dépit du peu d'enthousiasme qu'elle procure, est justement bâtie sur le principe du tout fonctionnel.

(Ville 2): Ici c'est calme, tranquille, on a tout à proximité

*Le collectif*: Qu'est ce qui manque?

*La femme*: Rien. On a la boulangerie, la pharmacie, pour moi j'ai tout, et au pire j'ai la voiture... Moi je suis plutôt renfermée, on n'aime pas trop sortir, là ça va, c'est bien.

L'être périurbain semble se confondre à la fonctionnalité de la zone: les ronds-points, les transports en commun, les services pour la petite enfance, la zone marchande, les réseaux urbains: tout semble très fonctionnel. L'usage inévitable de la voiture en offre un bon exemple: c'est elle qui provoque des engorgements aux heures de pointes; c'est elle que l'on prend pour faire ses courses à l'hypermarché situé à cinq cents mètres (il n'y a plus de commerce à taille humaine); la voiture comme aberration écologique qui produit des pics de pollution inquiétants –quoique jamais mesurés. La voiture et les réseaux qu'elle induit incarnent le règne de cette fonctionnalité subie.

La communication semble elle-même soumise à cette logique du tout-fonctionnel, ce qui expliquerait en partie la dépolitisation observée plus haut, comme si le cadre physique de la péri-urbanité déteignait sur nos façons de parler. Des éléments de réponse apparaissent si l'on observe que la plupart de nos relations, dans le quartier, viennent de ce que nous créons des connaissances" de façon institutionnelle (par le biais de l'école où sont nos enfants, par les associations sportives).

(Ville 1) "Si nous sommes, les uns pour les autres, des connaissances, voire des amis, c'est avant tout parce que nous sommes des parents d'élèves".

Et il faudrait rajouter... parce que nous sommes membres de clubs sportifs, d'association. Dans tout les cas, la rencontre spontanée est hautement improbable. Seule s'impose la rencontre par le biais institutionnel. La question est alors de savoir comment penser ce type de relations, en tous points opposées aux lois élémentaires de l'affinité, qui veulent que nous nous choissions les uns les autres pour ce que nous apprenons **à leur sujet** et non par suite d'un déterminisme social.

Nous obtenons là des éléments d'explication concernant la dépolitisation qui est en œuvre dans la zone périurbaine. Ce qui est interdit, ce sont bien les "techniques", les "ruses" qu'évoquent Michel de Certeau, cette méthodologie de résistances minimale, qui s'opposent justement à la communication programmatique et non réflexive des zones périurbaines.

"Décrocher" dans la vie fonctionnelle

Lorsque les personnes ne connaissent pas de problèmes dans leur vie, ce déni de réflexivité semble ne pas importer; chacun reste dans le confort d'un entre-soi. Mais lorsque des accidents de la vie surgissent, la vie fonctionnelle ne répond plus du tout aux attentes des personnes:

(Ville 2) *Une femme, au sujet d'un homme de sa connaissance*: "X est au chômage, mais il ne dit rien, il n'en parle pas."

Qu'est-ce que se **désocialiser** ou se **paupériser** dans la zone périurbaine? Qu'est-ce que devenir pauvre, par exemple après la perte de son emploi (ce qui est fréquent), dans une zone où la réflexivité est proscrite et où la fonctionnalité charrie insidieusement une idéologie de la réussite? Il y a là une toute autre approche du pauvre dans la ville, qui n'est plus réductible à cet être vêtu de haillons, mais celui qui ne peut exprimer sa détresse dans une zone où tout fonctionne, une zone où prédomine un discours "opérationnaliste" –"les noms des choses indiquant immédiatement leur mode de fonctionnement" (Marcuse: 1973; 111).

### La nature mutilée

(Ville 1) Les habitants du quartier observent que des oiseaux, surtout des buses, se cognent et s'assomment sur leurs baies vitrées. Ils font part de leur répulsion à l'idée d'avoir

à saisir les corps des oiseaux morts. Ils mentionnent aussi leur désarroi de ne pas savoir où jeter ces dépouilles. Ils n'osent les déposer dans une de leurs poubelles. Dans celle qui est destinée au "papier" un tel acte est inconcevable; dans la poubelle "alimentaire", cela leur pose un problème qui les perturbe également. De même que les oiseaux assommés, des repères purement naturels n'ont pas leur place dans la zone périurbaine. La nature devient une anomalie.

La zone périurbaine est constituée d'un agencement, souvent étranges, de zone de bois ou de prairies, lesquelles sont sectorisées selon une logique fonctionnelle: pavillonnaires, marchandes, commerçantes, dévolue à la circulation ou aux espaces verts. Par extension encore, il faut se demander – dans le prolongement de la pensée de Mike Davis – ce que devient la nature dans le projet d'un tout fonctionnel. Ici, le comportement des résidents de la ville 1 est révélateur de cette perte de repères élémentaires qu'induit une zone fonctionnelle, mais inadapté à des modes de vie antérieures à elle. Quelque chose de l'ordre de l'authenticité a été perdue dans l'imposition de cette "vie unidimensionnelle" que dénonçait Marcuse (1968).

### L'étouffement des anomalies

On le voit, avec l'exemple des oiseaux qui se jettent contre les baies vitrées, dans la zone du tout-fonctionnel, la moindre anomalie peut devenir un objet d'angoisse.

(Ville 2) *La femme*: J'avoue que j'ai un petit chemin, et des fois y'a des jeunes avec des voitures et des pack de bières, j'ose pas sortir les poubelles.

Aucune communication affinée ne se produira entre cette jeune femme et les adolescents. Moins elle ose sortir ses poubelles et plus les petites peurs s'accumulent, autour d'elle et en elle, produisant une angoisse d'insécurité sourde, difficile à exprimer. L'entre-soi et l'individualisme s'imposent comme seuls "procédés" pour être en prise avec un contexte. Mais les angoisses de cette femme reposent sur un cercle vicieux; elles sont induites par une absence de communication; en même temps, elles induisent de l'entre soi. Elles sont à la fois la cause du problème constaté et sa réponse, sous forme de fantasme, voire de rumeur. Elles découlent d'une impossibilité à faire l'épreuve de la différence avec les autres. Ici, cette femme reste avec sa "croyance" en l'incivilité possible de ces jeunes. Mais elle ne franchit pas la frontière d'une communication non-stéréotypée. C'est une question qui importe: comment fait-on lorsque les choses ne fonctionnent plus dans un cadre ultra-fonctionnel, où l'anomalie ne peut être intégrée, verbalisée – de même que la détresse de celui qui perd son emploi (d'ailleurs, perdre son emploi et souffrir de cela est perçu comme une anomalie)? Comment comprendre ce qui, visiblement, n'a pas de fonction?

### Les laboratoires de la résignation

L'invisibilité des périurbains est liée à la difficulté de promouvoir son ordinaire comme le cadre d'une communication affinée, qui produirait une re-politisation du quotidien, un exercice à la fois critique et réflexif, qui donnerait des outils pour verbaliser le malaise vécu et, par là, accéder à un premier stade d'épanouissement. L'ordinaire n'est pas le banal-fonctionnel, le quotidien-routine, mais l'épreuve possible de nos différences, un lieu d'épreuves sceptiques au sens où le pense Stanley Cavell "Comment puis-je parler au nom des autres? Comment les autres peuvent-ils parler en notre nom?" (1996) Voilà les questions qui semblent très difficiles à poser, et même à envisager, dans la zone périurbaine molle. C'est en cela que ces zones sont indicibles: ceux qui les occupent ne peuvent formuler le malaise d'y vivre. Comme ils sont de moins en moins en prise avec leur contexte de vie, ils glissent lentement vers l'invisibilité, vers la dépolitisation et vers l'individualisme.

Ce rapport au contexte est déterminant pour comprendre les nouvelles formes de résignation en occident mais aussi, en creux, la dimension spécifiquement anthropologique

des mouvements d'indignation. Les indignés d'Espagne, de France ou de New York, en se réappropriant la rue, tentent avant tout de se réapproprier un contexte, celui de la ville, ce lieu ordinaire devenu lieu de souffrance et d'oppression. Ils manifestent le droit fondamental à être de nouveau en prise avec une "réalité". C'est ce droit que les discours de l'économie ou de la gouvernance mondialisée leur refusent. Refuser la "logique de la dette" ou celle de "la politique de l'austérité", revient aussi à contester la légitimité de ces discours massifs et sinistres à parler à notre place. Ces métadiscours sont incapables, en effet, de restituer un vécu à l'échelle 1, autrement dit la vie ordinaire, qui devrait être vouée à l'épanouissement. Pourtant, alors même que nous ne cessons de faire l'épreuve de ce décalage énorme, ces discours s'imposent à nous comme des expertises inéluctables. L'indignation, avant d'être liée à des contenus politiques, exprime fondamentalement ce niveau d'imposture.

Les zones périurbaines molles incarnent à ce jour un ensemble de dispositions qui désamorcent tout potentiel d'indignation par leur impossibilité à transformer la vie ordinaire en contexte maîtrisable et, par là, en matière politique. Il faut d'ailleurs observer que les mouvements des indignés, en général, prennent forme dans les centres des villes. Les villes périphériques, non seulement ne produisent pas, mais aussi n'accueillent pas ces mouvements de résistance. Plus inquiétant, l'importance de ces villes périphériques ne cesse de croître sur un plan démographique, réduisant à mesure la propension à la résignation.

Enfin, de façon plus large, ne sommes-nous pas de plus en plus gouvernés, dans des situations très diverses de la vie, par un "état d'esprit périurbain", axé sur les deux principes qui rendent impossible l'indignation comme désir de contexte, à savoir la dispersion des personnes et leur cloisonnement. Ces zones molles constituent tout à la fois le laboratoire d'expérimentation de la résignation et la projection de dispositions spécifiques aux sociétés occidentales. Dans cette mesure, appréhender les inflexions et les limites des mouvements d'indignés présuppose sans doute l'étude préalable de ces dispositions, ici comprises comme des freins, voire comme des éteignoirs de la résignation.

## Bibliographie

- ADORNO, Théodor Wisengrud  
2003 *Minima Moralia. Réflexion sur la vie mutilée*. Paris: Petite bibliothèque Payot.
- CAVELL, Stanley  
1996 *Les Voix de la raison*. Paris: Le seuil.
- CHAUVIER, Eric  
2011 *Contre Télérama*, Allia.
- DE CERTEAU, Michel  
1990 *L'Invention du quotidien, 1. Arts de faire et 2. Habiter, cuisiner*. Paris: Gallimard.
- DU, May; MEYER, Michaël  
2009 "Photographier les paysages sociaux urbains. Itinéraires visuels dans la ville", en *ethnographiques.org*, 17. <http://www.ethnographiques.org/2008/Du,Meyer> (28.05.2012)
- FOUCAULT, Michel  
1975 *Il faut défendre la société*. Paris : Gallimard.
- GOFFMAN, Erving  
1973 *La Mise en scène de la vie quotidienne, t. 1 La Présentation de soi*. Paris: Éditions de Minuit.
- 1973 *La Mise en scène de la vie quotidienne, t. 2 Les Relations en public*. Paris: Éditions de Minuit.
- 1967 *Les Rites d'interaction*. Paris: Éditions de Minuit.

- HANNERZ, Ulf  
1984 *Explorer la ville*. Paris: Éditions de Minuit.
- JOSEPH, Isaac  
1984 *Le Passant considérable. Essai sur la dispersion de l'espace public*. Paris: Librairie des Méridiens-Klincksieck.
- KAUFMANN, Vincent; JEMELIN, Christophe; GUIDEZ, Jean-Marie  
2001 *Automobile et modes de vie urbains: quel degré de liberté?* Paris: La Documentation Française.
- MANGIN, David  
2004 *La ville franchisée. Formes et structures de la ville contemporaine*. Paris : Éditions de la Vilette
- MARCUSE, Herbert  
1968 *L'homme unidimensionnel*. Paris: Editions de Minuit.
- PIETTE, Albert  
2007 *L'Être humain, une question de détails*. Marchienne-au-Pont: Socrate Editions Promarex.
- SIMMEL, Georg  
2007 *Les grandes villes et la vie de l'esprit*. Paris: L'Herme.

